



*Mes Grands  
Classiques*

# LES TROIS MOUSQUETAIRES

ALEXANDRE DUMAS



FEURUS



*Mes Grands  
Classiques*

# LES TROIS MOUSQUETAIRES





FLEURUS

Design de couverture : Noémie Chevalier

Direction : Guillaume Arnaud

Direction éditoriale : Sarah Malherbe

Édition (première) : Raphaële Glaux, assistée de Mélanie Davos

Édition (présente) : Estelle Mialon

Fabrication : Thierry Dubus, Sabine Marioni et Axelle Hosten

© Groupe Fleurus, Paris, 2012, pour la première édition

© Fleurus éditions, septembre 2019 pour la présente édition.

Site : [www.fleuruseditions.com](http://www.fleuruseditions.com)

ISBN : 978-2-2151-6721-1

MDS : 592887

Tous droits réservés pour tous pays.

«Loi n° 49-956 du 6 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse,  
modifiée par la loi n° 2011-525 du 17 mai 2011.»



*Mes Grands Classiques*

# LES TROIS MOUSQUETAIRES

d'après l'œuvre de  
**ALEXANDRE DUMAS**



**FLEURUS**

Adapté par Jean-François Patarin  
Illustrations de Fabien Jacques





# 1

## En route vers Paris



**L**e premier lundi du mois d'avril 1625, le bourg de Meung semblait être dans un désordre aussi grand que si une bataille y faisait rage. Plusieurs bourgeois en armes se dirigeaient vers l'hôtellerie du Franc Meunier devant laquelle s'était formé un groupe bruyant.

La cause de ce vacarme semblait être la présence d'un jeune homme dont voici le portrait : visage long et brun, pommettes saillantes et fortes mâchoires, nez fin et crochu, il était vêtu d'un béret, orné d'une plume, coiffe coutumière des Gascons.

S'il n'avait pas porté une longue épée, on l'eût confondu avec le fils d'un fermier accompagné de son cheval, une monture si remarquable que le jeune homme était la risée de quiconque le voyait

juché sur cet animal, autrement appelé bidet du Béarn. De couleur jaune, la queue sans crins, il marchait la tête plus basse que les genoux et donnait à son cavalier, d'Artagnan, notre jeune homme, un air parfaitement ridicule.

C'était un cadeau de son père qui lui avait dit :

– Mon fils, il y a treize ans ce cheval est né dans la maison de votre père et y est resté, ce qui vous oblige à l'aimer et à le conserver jusqu'à sa mort qui aura lieu à la cour du roi, je l'espère, où est la place d'un noble, d'un gentilhomme comme vous, moi et tous nos ancêtres. Vous devrez être courageux, brave, chercher l'aventure et vous battre à l'épée comme je vous l'ai fait apprendre. Provoquez des duels, même si cela est défendu, afin de montrer votre bravoure. Pour votre voyage, je n'ai que ce cheval, quinze écus et mes conseils à vous offrir. Votre mère ajoutera à mes présents la recette d'un baume, une pommade qui soigne toutes les blessures hormis celle de l'amour. Sitôt arrivé à Paris, allez voir mon vieil ami M. de Tréville qui, comme nous, est un vaillant Gascon.

Après des adieux à son père, puis à sa mère, d'Artagnan chevaucha donc vers Paris, la main toujours sur son épée, prêt à se battre au moindre sourire qu'on lui adressait et qu'il prenait pour une insulte.

Arrivé à Meung, une occasion de se battre lui sembla se présenter. À la fenêtre du Franc Meunier, un gentilhomme riait avec deux personnes. D'Artagnan, comme à son habitude, crut qu'on se moquait de lui et alla défier tout aussitôt l'inconnu aux yeux noirs, perçants, au teint pâle et à la moustache fine. Celui-ci riait aux éclats avec ses compagnons non du jeune homme, mais de son cheval.



– Eh monsieur, dites-moi de quoi vous riez et nous rirons ensemble, s'écria d'Artagnan.

– Je ne vous parle pas, monsieur, répondit l'inconnu.

Il sortit de l'hôtellerie avec un léger sourire et se planta devant le cheval.

– Voici une couleur bien commune chez les fleurs mais encore fort rare chez les chevaux, s'exclama-t-il.

– Certains rient du cheval mais n'oseraient pas rire du maître, s'écria d'Artagnan en tirant son épée du fourreau et en poursuivant l'inconnu qui rentrait tranquillement dans l'hôtellerie. Tournez-vous que je ne vous frappe point par-derrière.

– Me frapper, moi ! dit l'autre en se retournant.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'il reçut un coup d'épée. Il l'esquiva mais comprit que d'Artagnan était résolu à se battre. Toutefois ses compagnons, armés de bâtons et de pelles, tombèrent sur le jeune homme qui, blessé, s'évanouit avant de pouvoir combattre.

De partout accourut un public venu assister à la rixe. L'hôtelier, craignant le scandale, emporta le blessé pour le soigner dans sa cuisine.

L'inconnu s'informa de sa santé et des propos tenus par d'Artagnan.

– Il a parlé d'un certain M. de Tréville, à Paris, à qui il apporte la lettre glissée dans son gilet.

– Hum, pensa l'autre. Il ne faut pas que Milady soit aperçue de ce jeune homme. Je dois trouver cette lettre.

L'hôtelier s'éloigna de l'inconnu pour rejoindre d'Artagnan et lui demander de quitter sa maison où il avait provoqué un tel scandale. Celui-ci, bien qu'encore étourdi, s'apprêtait à partir lorsqu'il

## EN ROUTE VERS PARIS

revit son ennemi qui discutait avec une jeune femme assise dans un carrosse. Blonde, les yeux bleus, elle dit :

– Ainsi, le cardinal, Son Éminence, m’ordonne...

– De retourner en Angleterre et de le prévenir si le duc quittait Londres.

Puis ils s’enfuirent chacun de leur côté.

D’Artagnan, toujours prêt au combat, se précipita alors pour attraper son agresseur. Mais, encore affaibli par sa récente blessure, il s’effondra, inconscient, au milieu de la rue.

Tôt le lendemain, il prépara le baume en suivant la recette de sa mère, l’appliqua sur sa blessure et retrouva le soir même une forme excellente.

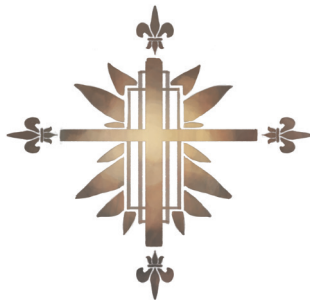
Prêt à prendre la route, il souhaitait payer son hôte avant de partir. Fouillant dans ses habits, il retrouva son argent. Mais sa lettre avait disparu.

– C’est sûrement le gentilhomme avec lequel vous vous êtes querellé qui vous l’aura dérobée. Il m’a semblé qu’il s’y intéressait et il aura profité de votre évanouissement pour vous la voler.

D’Artagnan se promit que son protecteur puis le roi sauraient lui rendre justice et faire payer ce voleur, puis il partit.

Arrivé cette fois sans encombre à Paris, il vendit aussitôt son cheval malgré les recommandations de son père, puis trouva une chambre à louer rue des Fossoyeurs, près du Luxembourg. Jusqu’au lendemain matin, il se reposa en attendant de pouvoir rendre visite à M. de Tréville.

## Rencontre avec le capitaine des mousquetaires



**M.** de Tréville résidait à deux pas, dans un hôtel particulier, une grande bâtisse située rue du Vieux-Colombier, d'où il prodiguait ordres, conseils, et pouvait surveiller ses troupes. Dès l'aube, on pouvait en effet y croiser ses mousquetaires, sortes de gardes du corps du roi de France, Louis XIII. Ces guerriers, braves mais réputés grands buveurs et querelleurs, étaient tout dévoués au souverain et à leur capitaine, M. de Tréville, qui, né pourtant tout aussi pauvre que d'Artagnan, avait très vite conquis, grâce à son courage, l'amitié et la protection du roi.

D'Artagnan, donc, se présenta à cet hôtel déjà envahi si tôt le matin par une foule de visiteurs et de guerriers qui le dévisagèrent



## RENCONTRE AVEC LE CAPITAINE DES MOUSQUETAIRES

tant et si bien que notre jeune Gascon, pourtant habituellement si sûr de lui, se sentit un peu ridicule.

En attendant d'être reçu par M. de Tréville, il écoutait les mousquetaires qui discouraient aussi bien de choses légères comme leurs amours que d'intrigues plus graves qui concernaient la cour. Il fut fort étonné d'entendre dire autant de mal de Son Éminence, le cardinal de Richelieu, plus important ministre et homme le plus puissant et influent de France après le roi.

Il eut également le temps d'observer ceux qu'il espérait être ses prochains compagnons d'armes. L'un, de très grande taille, portait un gilet usé sous un baudrier brodé d'or, un splendide étui dans lequel était glissée une longue épée. Un autre se moqua de lui.

– Ce baudrier, c'est le cadeau d'une dame, n'est-ce pas ?  
Avoue, Porthos !

– Non, non. Demandez à Aramis ! Je l'ai acheté en sa compagnie, s'écria celui-ci.

Le jeune homme ainsi désigné ne ressemblait en rien à son compagnon. L'air timide et très soigné, il avait les joues roses et semblait avoir un peu plus de 20 ans. Il confirma ce que disait Porthos lorsqu'un valet appela d'Artagnan pour lui signifier que M. de Tréville l'attendait.

Celui-ci, bien que le saluant poliment, semblait de fort mauvaise humeur.

– Excusez-moi, je dois régler un léger problème. Porthos !  
Aramis ! Athos !

Les deux premiers, que d'Artagnan venait de croiser, arrivèrent aussitôt.

## LES TROIS MOUSQUETAIRES

– Savez-vous ce que m’a appris le roi hier ? Il veut désormais recruter ses mousquetaires parmi les gardes de Richelieu parce que vous vous comportez mal, à la cour comme en public, que vous êtes des ivrognes et des bagarreurs, et que ces mêmes gardes ont dû vous arrêter avant-hier dans une auberge où vous avez fait scandale. Mais où est donc Athos ?

– Malade, répondit Aramis.

– Blessé, plutôt. Dans une querelle de cabaret...

– Une attaque pleine de trahison, plutôt, s’écrièrent, rageurs, les mousquetaires. Deux d’entre nous sont morts avant de pouvoir dégainer leur épée.

Au même instant, Athos arriva, l’air fort faible.

– Ainsi le cardinal aura exagéré. Je voudrais juste que mes braves mousquetaires ne s’exposent point inutilement au danger. Donnez-moi la main, mon cher Athos, dit, adouci, M. de Tréville.

Au moment même où il lui serrait vigoureusement la main, Athos s’évanouit. On cria, on appela un médecin qui, après avoir transporté le blessé, rassura le capitaine : il était hors de danger. L’assemblée se dispersa alors, tandis que d’Artagnan restait seul avec M. de Tréville.

– Dites-moi, monsieur, en quoi puis-je vous servir, ce dont je serais ravi en souvenir de mon ami votre père.

– Je souhaiterais entrer dans le corps des mousquetaires. Mais cette faveur est sans doute trop demander et je ne sais si je la mérite.

– Qui sait ! Cependant, le roi a décidé que nul ne pourrait entrer dans ce corps sans avoir servi avec bravoure durant deux ans dans un autre régiment. Je vous fais une faveur. Allez voir de ma

## RENCONTRE AVEC LE CAPITAINE DES MOUSQUETAIRES

part le directeur de l'Académie qui vous recevra afin que vous appreniez l'équitation, l'escrime et la danse.

C'était une manière de signifier au jeune homme que, sans la lettre de son père où était expliqué qu'il avait déjà appris les bases du métier de guerrier, il devrait tout réapprendre avant de prétendre à entrer dans un régiment.

– Ah ! Quel dommage de ne plus avoir cette lettre, soupira d'Artagnan.

– C'est bien dommage en effet.

– Mais on me l'a volée.

Et il raconta ses mésaventures dans le bourg de Meung avec tant de détails que M. de Tréville s'intéressa à son histoire et lui demanda :

– Cet homme n'était-il pas grand, avec une cicatrice sur la joue ?

– Exact.

Et il lui expliqua comment son ennemi avait croisé une femme nommée Milady, et lui avait donné l'ordre de se rendre à Londres.

– Diable, c'est lui ! dit le capitaine.

– Indiquez-moi son nom. Je veux me venger sans tarder.

– Je vous le déconseille. Patientez et je pourrai vous offrir mieux que ce que je vous propose pour l'instant. Tenez, prenez cette lettre de recommandation que je vous ai promise.

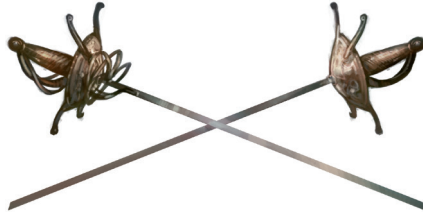
À l'instant où il la lui donnait, d'Artagnan, qui regardait par la fenêtre, poussa un cri :

– Mon voleur. Vite, cette fois il ne va pas m'échapper !

Et il s'enfuit précipitamment de l'hôtel de M. de Tréville.

## 3

# Trois duels



**T**andis qu'il courait, il percuta un mousquetaire qui hurla de douleur malgré la faiblesse du choc, tout en agrippant le jeune homme.

– Excusez-moi, dit-il. Je suis pressé.

– C'est pour cela que vous me heurtez ? Vous êtes bien impoli !  
répliqua Athos.

– Je me suis excusé. Cela suffit. Vous n'avez point à me donner des leçons ! Ah, si j'avais le temps...

– Eh bien, trouvez-en. À midi. Duel près du couvent des Carmes déchaux.

– Bien, j'y serai, dit d'Artagnan en reprenant sa course.

## TROIS DUELS

Hélas, un nouvel obstacle brisa son élan. Deux individus discutèrent et barraient son chemin. Il crut pouvoir se faufiler entre eux lorsqu'un coup de vent souleva le manteau de l'un des causeurs et vint recouvrir le visage de d'Artagnan qui s'entortilla dans le tissu et se retrouva entre les épaules... de Porthos, le nez collé sur ce fameux baudrier, qui n'était à l'envers point d'or mais en cuir vulgaire. D'Artagnan s'amusa de cette coquetterie.

– Vous oubliez vos yeux lorsque vous courez ! s'emporta Porthos.

– Oh non. Et ils me servent à voir ce que d'autres ne voient pas, s'amusa d'Artagnan.

Le mousquetaire comprit-il qu'on se moquait de lui ? En tout cas, il se mit en colère et défia le jeune homme :

– À une heure. Derrière le Luxembourg. Je vous attends pour un duel, s'écria-t-il.

– J'y serai, répondit l'autre en s'enfuyant, toujours à la poursuite de son voleur.

Mais, avec ces événements, il avait perdu sa trace. Il se mit à réfléchir à sa situation et prit conscience qu'il était en fâcheuse posture. Il avait quitté M. de Tréville bien impoliment et se retrouvait avec deux duels contre deux vaillants mousquetaires. Il se promit que, s'il en réchappait, il serait plus prudent et qu'il prendrait pour exemple Aramis qui lui avait paru si courtois et distingué.

Au même instant, il découvrit ce dernier qui discutait avec trois gentilshommes. Il s'avança pour les saluer, mais Aramis répondit à peine et d'Artagnan sentit qu'il dérangeait. Pour ne pas perdre la face, il voulut se retirer dignement en ramassant un mouchoir tombé de la poche d'Aramis.

## LES TROIS MOUSQUETAIRES

– Je venais pour vous rendre ceci, dit-il en tendant le morceau de tissu finement brodé, de ceux qu’offraient les dames à leur amoureux.

– Ah, ah ! rièrent les trois gentilshommes avant de quitter le mousquetaire. Vous ne pourrez plus dire que vous n’aimez point Mme de Bois-Tracy.

Une fois ceux-ci éloignés, d’Artagnan voulut s’excuser car il avait compris qu’il avait commis une gaffe.

– Monsieur, se lamenta l’autre, vous n’avez pas agi en galant homme. Par votre geste, la réputation d’une dame est en danger. Pourquoi m’avoir rendu ce mouchoir ?

– Pourquoi l’avoir laissé tomber, s’échauffa le Gascon qui avait déjà oublié sa résolution d’être maintenant plus pacifique.

– Si vous le prenez sur ce ton, retrouvons-nous à deux heures à l’hôtel de Tréville pour fixer le lieu où nous nous battons en duel.

Ils se saluèrent et déjà, d’Artagnan songea qu’il lui fallait se rendre sans tarder à l’endroit où l’attendait le premier de ses trois combats.

Les règles du duel voulaient que les adversaires se rendent au combat avec des témoins. D’Artagnan n’en avait pas car, juste arrivé à Paris, il ne connaissait encore personne. Athos, lui, attendait les siens.

– C’est fâcheux, dit ce dernier, car si je vous tue, on dira que je n’ai pas respecté les règles.

– Mais non puisque chacun saura que vous vous êtes battu en étant gravement blessé, ce qui montrera votre grande bravoure. D’ailleurs, si vous le voulez, je dispose d’un baume qui pourrait







soigner rapidement vos plaies. Je vous l'offre, vous guérissez et nous nous affronterons ensuite.

– Je ne peux accepter votre offre, mais vous avez de vraies manières de gentilhomme. Si nous ne nous entre-tuons point, j'aurai plaisir à faire votre connaissance. Ah ! Voici mon premier témoin.

Porthos approcha, bientôt suivi d'Aramis.

– Quelle surprise ! s'écria d'Artagnan.

– Ne savez-vous pas qu'on nous appelle les trois inséparables ?

Porthos et Aramis avaient également l'air fort étonnés. Non pas de voir leur ami Athos, mais de découvrir que leur ami devait se battre contre la même personne qu'eux.

– Ah, messieurs ! Veuillez donc accepter mes excuses.

Les trois mousquetaires firent la moue en entendant ce terme. Ils craignaient que leur adversaire ne souhaite échapper au combat, ce qui était tout à fait contraire au code d'honneur. D'Artagnan les rassura bien vite :

– Ne vous inquiétez pas, je tiendrai parole. Je souhaite seulement m'excuser car, si, et c'est très probable, Athos me tue, je ne pourrai honorer ma parole envers vous deux. Et à présent, en garde, Athos.

À peine avaient-ils sorti leurs épées que surgirent des gardes du cardinal accompagnés de leur chef, M. de Jussac, le même qui les avait agressés l'avant-veille.

– Halte, messieurs ! Rangez ces lames. Vous n'obéissez pas aux lois qui interdisent les duels. Vous devrez nous suivre en prison.

– Nous préférons nous battre à trois contre cinq et mourir plutôt que d'obéir aux soldats de Richelieu.

## TROIS DUELS

– Comment à trois ? dit d'Artagnan. Nous sommes quatre. Je n'ai pas l'habit des mousquetaires, mais j'en ai le courage, je crois.

Le jeune homme prenait ici une importante décision. Se battre contre les hommes du cardinal de Richelieu, c'était se faire un ennemi de cet homme si puissant. Mais dans le feu de l'action, son choix fut vite fait et il se rua donc sans plus réfléchir avec ses nouveaux compagnons sur les cinq assaillants.

D'Artagnan se retrouva contre Jussac. Bien que très bon escripteur, celui-ci ne put rien contre l'agilité et la fougue du Gascon : il commit une erreur et reçut une lame au travers du corps. Aramis avait tué un adversaire, Porthos, bien que blessé, se battait tout comme Athos qui, recevant l'aide de d'Artagnan, put transpercer la gorge de son assaillant auquel il vouait une vieille rancune. Seul un des gardes du cardinal faisait encore face aux quatre hommes mais Jussac, blessé, lui ordonna de se rendre. Ce qu'il fit. Les vainqueurs, par respect du code d'honneur, conduisirent les blessés dans un couvent pour qu'ils soient soignés, mais gardèrent leurs épées comme trophées. Puis ils se dirigèrent avec leur nouvel ami d'Artagnan, triomphant, bras dessus, bras dessous, jusqu'à l'hôtel de M. de Tréville pour raconter leurs exploits.

## La récompense du roi



L'affaire fut connue de tous. M. de Tréville gronda ses hommes en public mais les félicita en privé. Le soir même, il fut cependant prié de venir à la table de jeu du roi qui avait reçu les plaintes du cardinal.

– Vos mousquetaires, mes gardes, sont des vauriens.

– Non, Votre Majesté. Ce sont les hommes du cardinal qui ne cessent de leur chercher querelle. Mes hommes doivent bien défendre leur honneur.

– Expliquez-moi cela car je dois condamner les coupables et entendre pour cela la version des faits de chaque partie.

– Trois de mes meilleurs soldats accompagnés d'un jeune homme qui m'avait été présenté ce matin étaient réunis pour

s'amuser sur un terrain vague lorsque les gardes du cardinal sont arrivés en armes, sans doute pour se battre entre eux, malgré vos lois, en duel. Mais, voyant nos mousquetaires, ils durent oublier leurs propres fâcheries et décidèrent de provoquer nos hommes. Vous connaissez la haine qui oppose les gardes de Richelieu à nos mousquetaires.

– Oui.

– Trois de vos mousquetaires, donc, dont l'un était blessé, ont tenu tête aux hommes du cardinal.

– Et quel était le jeune homme qui, m'a-t-on dit, a blessé Jussac, pourtant le meilleur escrimeur du royaume ?

– D'Artagnan, un enfant, le fils d'un de mes vieux amis qui fut un valeureux soldat du temps de votre père.

– Je veux le rencontrer. Nous tâcherons de le récompenser pour ce bel exploit. Qu'il vienne demain à midi escorté de nos trois mousquetaires.

On le voit, le jeune roi, alors âgé de 24 ans, n'était pas fâché de la leçon donnée par ses gardes à ceux de son ministre et maître, le cardinal de Richelieu. Son orgueil était flatté de posséder les soldats les plus habiles mais, pour ne pas blesser celui du cardinal, il recommanda au capitaine la discrétion.

Le lendemain, donc, de Tréville conduisit sa troupe au château du Louvre, alors résidence du roi de France. Ils montèrent par un petit escalier et furent reçus par Louis XIII qui, après les avoir salués, fit semblant de les gronder, toujours aussi content que quatre de ses hommes aient vaincu cinq des plus valeureux soldats du cardinal.

– C'est donc vous, mon enfant, qui avez terrassé Jussac ?

## LES TROIS MOUSQUETAIRES

– Oui, Votre Majesté.

– Comme tous les cadets de Gascogne, vous ne devez pas être riche.

Il ordonna qu'on aille chercher quarante pistoles afin de le récompenser pour sa bravoure. D'Artagnan s'empressa de les partager avec ses nouveaux amis.

– Bien, messieurs, je pense que vous voilà vengés des affronts qu'auront pu vous faire les hommes de Richelieu. Je vous félicite mais veuillez désormais cesser les provocations et rester en forme pour mieux nous servir.

Les soldats prirent congé, mais le roi retint M. de Tréville.

– Comme nous avons décidé qu'il faudrait deux ans de service avant de pouvoir intégrer les mousquetaires, veuillez sans tarder faire entrer notre jeune Gascon dans le régiment de votre beau-frère, M. des Essarts.

D'Artagnan, même sans la lettre de son père, avait donc réussi, grâce à sa bravoure, à s'attirer l'amitié de trois fameux guerriers, la faveur de M. de Tréville ainsi que celle du roi.

Sitôt hors du Louvre, le Gascon demanda à ses amis ce qu'il pouvait faire avec sa part de récompense. Ils lui conseillèrent de commander un bon repas et d'embaucher un laquais comme tout gentilhomme se devait d'avoir. Le soir même, Porthos lui trouva un serviteur, un Picard nommé Planchet qui fut sur-le-champ chargé de servir le festin commandé par Athos. À la vue des pièces d'or qui servirent à payer le repas, le brave homme crut qu'il avait trouvé un maître très riche qui saurait faire sa propre fortune. Mais il fut déçu lorsque, à l'heure du coucher, il dut préparer le lit de

son maître, découvrit que le logement ne comprenait que deux pièces et qu'il devrait dormir sur le sol de l'antichambre.

Les trois mousquetaires avaient eux aussi chacun un serviteur. Athos était de caractère discret, grave. Il parlait peu et semblait indifférent aux questions d'amour, bien que ses bonnes manières et son joli visage lui attiraient l'admiration des jolies femmes. Il habitait rue Férou, dans deux pièces, avec son valet nommé Grimaud qui, comme son maître, était sérieux et parlait peu. Le logement n'était pas grand, mais bien tenu et décoré sobrement d'objets qui semblaient de grande valeur, tels qu'une épée richement décorée, un tableau représentant un seigneur et un coffre serti de pierres précieuses dont la clé ne quittait jamais la chaîne suspendue au cou d'Athos. Tout cela témoignait que ce mousquetaire appartenait à une très noble famille, même s'il n'en parlait ni ne s'en vantait jamais.

Porthos était d'un caractère tout opposé. Il parlait fort, beaucoup, se vantait de ses succès auprès des femmes, habitait un grand appartement et employait un serviteur, Mousqueton, qui ne réclamait pour tout salaire que d'être richement vêtu et bien logé.


Aramis vivait, lui, dans un logement au rez-de-chaussée avec une chambre qui donnait sur un petit jardin. Son valet, Bazin, était grassouillet, très fidèle et peu bavard. Il attendait impatiemment que son maître quittât le métier des armes pour devenir serviteur d'un homme d'Église. Aramis disait en effet à qui voulait l'entendre qu'il deviendrait moine ou curé dès qu'il le pourrait.

D'Artagnan apprit ainsi à connaître ses trois nouveaux compagnons. Bien qu'il ne fût pas mousquetaire, il accompagnait ses amis chaque jour chez M. de Tréville où il fut connu et apprécié

## LES TROIS MOUSQUETAIRES

bientôt de tous. Jusqu'au jour où le roi ordonna qu'il rejoigne les cadets de la compagnie de gardes de M. des Essarts, ce qui fit rager le jeune homme qui n'avait d'autre rêve que d'entrer au plus vite au service de M. de Tréville.





«“Tous pour un, un pour tous”,  
telle sera notre devise. Allons Porthos,  
toi aussi, jure. Nous t’expliquerons  
notre plan. Et faisons attention, car  
maintenant, nous voici en danger  
face au cardinal.»

RETROUVEZ LES AVENTURES DES  
MOUSQUETAIRES DANS CE CHEF-D’ŒUVRE  
DE LA LITTÉRATURE CLASSIQUE.

*Dans la même collection*



14,90 € France TTC  
[www.fleuruseditions.com](http://www.fleuruseditions.com)



RETROUVEZ  
TOUTE L'ACTUALITÉ  
DES ROMANS FLEURUS